

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 12

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183727>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

... le 15 mars 1876.

Monsieur le rédacteur,

Nous pouvons féliciter notre canton des progrès remarquables à tous égards qui se réalisent chaque année au milieu de nous. Le côté intellectuel n'est pas le moindre à signaler cette année. Nous sommes, en vérité, les enfants gâtés de la civilisation. Les sciences, les arts, les industries seront désormais largement mis à la portée de toutes les intelligences ; aussi chacun, s'il le veut, peut, dès aujourd'hui se les approprier à peu de frais. Au moment où nous écrivons, on nous assure qu'il se prépare, pour un avenir très prochain (vers les fêtes de Pâques, dit-on) un *grand débarras de conférenciers*, arrivant de tous les points du globe, savants de toute nation, de toute langue et de toute tribu, apportant avec eux la science. On dirait qu'une concurrence formidable veuille s'établir entre ces innombrables colporteurs de marchandises diverses qui n'intéressent que le corps et dont nous sommes inondés, et ces hommes dévoués qu'une vocation irrésistible pousse à nous apporter les produits bien plus élevés de leurs intelligences. Quoi qu'il en soit, nous aimons à signaler à l'attention de nos concitoyens ce redoublement d'efforts généreux tendant à vulgariser parmi nous les lumières, les sciences, les inventions, les recettes et les remèdes destinés à faire de notre heureux pays un véritable Eden.

Des conférenciers ! Des conférenciers !... Et savez-vous ce que c'est que des conférenciers ?... Ce sont des gens qui donnent des conférences, les uns gratuites, les autres imperceptiblement rétribuées tout cela pour la plus grande gloire de notre pays !

Vers la fin du siècle dernier, on vit se fonder, en France, la célèbre Ecole polytechnique, de laquelle sont sorties tant de célébrités dans les sciences, dans les arts et les industries. Cette admirable institution a rendu d'immenses services à la France, et, par contre-coup, à d'autres nations. Mais voyez aujourd'hui le progrès ! L'école fondée à cette époque était forcément localisée, contrainte à avoir son siège à Paris ; il fallait aller à elle pour en profiter. Aujourd'hui, c'est elle qui vient à nous, c'est elle qui vient nous chercher ! Elle n'est plus immobile, elle marche, elle roule. Grâce aux chemins de fer, elle est devenue *Ecole polytechnique ambulante* ! Nous avons le plaisir de la voir se transporter avec une

rapidité étonnante, un jour dans un endroit, un jour dans un autre, portant avec elle et versant à flots sur son passage la science, les arts graphiques, la chimie, la physique, et formant autour d'elle des bataillons d'hommes nouveaux, avides d'arriver au partage des connaissances sublimes de leurs maîtres. Le savoir va devenir ainsi le patrimoine de chacun qui pourra le comprendre. Le seul obstacle qui soit désormais apporté à ce beau développement ne viendra plus que de l'individu qui ne saura pas s'en rendre digne.

Et remarquez encore un autre progrès. Pour être admis dans la première Ecole fondée à Paris, il fallait subir des épreuves, montrer un fonds de connaissances assez étendues dont était juge un certain abbé Bossu, qui avait seul le monopole des introductions et qui se montrait fort sévère. Plus heureux aujourd'hui, nos concitoyens sont tous invités, sans examen, à goûter les saveurs de la science ; hommes, femmes, enfants, jeunes garçons, jeunes filles, tous sont invités à des conférences, tous sont admis à entendre les savants conférenciers qui veulent bien nous honorer de leur présence !

Honneur donc à tous ces hommes d'intelligence, à tous ces professeurs dévoués et ambulants que rien ne peut arrêter, pas même les intempéries de la saison, du moment qu'il s'agit de faire part à l'humanité du trop plein de leur savoir ! Les illustres fondateurs de l'Ecole polytechnique dont s'honore la capitale de la France, les Monge, les Bertholet, les Vauquelin, les Foureroy, les Lagrange, seraient bien étonnés aujourd'hui s'ils pouvaient voir à quoi ont abouti leurs efforts, et combien ils ont été dépassés.

Toutefois, M. le rédacteur, n'exagérons pourtant ni le nombre, ni la nature des conférences auxquelles nous assistons ! Vous connaissez la chanson : « *Faut de la vertu, pas trop n'en faut !* » Disons de même : « *S'il faut des conférences, pas trop n'en faut !* » L'esprit se fatigue, s'exalte quand il est trop chargé, trop pressuré, surtout par des sujets saisissants qu'on ne lui laisse pas le temps de digérer. J'en ai fait, il y a peu de jours, l'expérience. Nous n'avons pas eu chez nous moins de huit conférences la semaine dernière. Dans quelques-unes, sur des sujets religieux et théologiques fort intéressants, sans doute, quelques orateurs savants, montés à leur plus haut diapason, ont parcouru tous les degrés de l'échelle de la science, si bien que l'auditoire frémissait, était troublé, agité, impatient de redescen-

dre. On sentait qu'on touchait à ce moment suprême où l'on va atteindre la région dans laquelle les idées se perdent, aussi bien que les affections, pour se noyer ensemble dans de froids brouillards. Efforçons-nous donc, en attendant mieux, de rester un peu plus dans le pays où nous sommes appelés à vivre, de peur d'abuser des avantages si précieux de la science !

Au reste, je le dis avec bonheur, nous avons lieu de nous rassurer. Au nombre des conférences qui nous sont promises, il en est qui nous ramèneront infailliblement sur la terre, au cas que nous fusions tentés de nous élever trop haut. La première est la grande *conférence internationale* qui aura lieu prochainement à Lausanne, et dont le programme énonce de grands et sublimes principes. La seconde qui fait tressaillir le cœur de tous bons Vaudois, est celle du *tir fédéral* qui, à son tour, viendra nous remplacer sur la terre ferme de la patrie que nous devons apprendre à aimer, et, au besoin, à défendre. Là, il y aura aussi beaucoup de conférenciers de tribune, des toasts, des discours chaleureux et émouvants, des banquets, mais qui n'exigent ni des efforts exagérés d'intelligence, ni beaucoup de science. D'ailleurs, soyons sans crainte, la fatigue causée par de tels exercices trouvera un ample stimulant dans les prix réservés aux habiles et un précieux correctif dans les rafraîchissements abondants auxquels tous prendront, nous en sommes certains, une grande et sympathique part.

On pou dè pudra.

On sordà qu'étai on boquet tsaropa, s'esquivavè dè tot cein que poivè quand l'étai su lo militéro. C'étai lè z'autro iadzo, quand on fasâi la tserdze à dozè teimps, que faillâi onna vouarba po teri on coup Vo soveni-vo : Chargeez harrm ! Preneez ..rtouche ! Déchireez ..rtouche ! Cartouche canon ! Tireez ..guette ! etc., etc. ; qu'on chavè dza quand faillâi teri lo gatollion. Noutron gaillâ que fasâi la petita guierra à n'on camp, sè peinsâ : Mè râodzâi que m'escormantso tant avoué cllia rosse dè crouion ! L'étai dein lè vortigeu et ti clliaô dè la compagni étiont égranâ decé, delé, qu'on appellé cein dâi tiraïeu, po cein que ne tiron pas à la mêma pliaçe què lè z'autro (ils tirent ailleurs). Sè trovavè solet à n'on perte d'adze et pètaravè du on momeint quand sè dese : Lo caporat ne mé vâi pas, m'ein foto ! vé mettrè lo resto dè mon paquiet dein mon pétâiru et tirèri tsau pou ! L'âi restavè sa cartouchès, que tampounè dein lo canon. Adon quand terà, *patacrâo* ! Cein fe on pet épouâireint et lo fusi que rebutâ destrâ, étai noutron vortigeu. On camarado qu'avâi ohu cllia zonnâie, verâ la teta et ve lo coo perque bas. Vint vito âo secoo, kâ lo crayâi tot émélua, et vâo d'aboo ramassâ lo fusi, mâ l'autro que n'étâi qu'êtourlo, lâi criè : Tsouïe ! tsouïe ! François, ia onco chix coups.

Tandiqu'on est permi la pudra, vo deri q'n'a

demeindze dè semessès, lè valets d'on veladzo volliâvon teri po cein que cé que sè mariavè avâi bailli cinq z'étius nâovo à la Jeunesse. L'atsetiron dè la pudra, et ne sè coumeint cein sè fe, mâ tantiâ que le sè trovâ mouva quand faille s'ein servi, ti lè coups ratâvon. Adon noutrè lulus firon on pecheint fû, la miron dein 'na péla iô on couâi lè matafans, et ion dè clliaô tâdié semotavè tot balameint la péla su lo fû, ein faseint coumeint se vanavè, po remouâ, po que la pudra sè chetséyé parâi. Mâ tot per on coup : *ffou* ! le pre, et cein fe 'na tôla voilâie, que noutrè coo furont preque éborniyi. — Qu'est-te çosse, que criâ pè lo colidoo lo capitaino dè la jeunesse, qu'avâi ohu lo boucan à l'hotô et qu'avâi couâte dè tzerdzi ? — L'est la pudra qu'a prâi fû et qu'est bourlâie, qu'on lâi repond. — Ah ! t'einlevine ! Tot est-te parti ; vouâtî-vâi ao fond dè la péla se n'ein resté pas po on coup !

LÉON GAMBETTA

Le célèbre avocat et homme politique français est né à Cahors (Lot), le 30 octobre 1838. Il se fit d'abord connaître par ses succès dans les conférences des jeunes avocats et la part active qu'il prit aux réunions électorales de 1863. Quoique son avenir oratoire ne fut point mis en doute, il se ménageait cependant très visiblement au palais où, dédaigneux des affaires de mur mitoyen, il semblait attendre qu'il lui échet à défendre une grande cause politique. Ce moment arriva. Le ministre Pinard, en déférant à la justice les journaux qui avaient ouvert la souscription tendant à élever un monument en la mémoire du député Baudin, et en poursuivant les manifestations inoffensives du cimetière Montmartre (1868), offrit à Gambetta la plus belle occasion de faire pénétrer son nom dans les classes populaires.

Le *Réveil* lui confia sa cause, et tout le monde se souvient encore de l'anathème éloquent lancé en plein palais de justice, par le jeune et ardent patriote contre le coup d'état du 2 décembre. L'éclat de sa voix, l'animation de son geste, le négligé même de sa tenue, tout dénotait en lui une inspiration violente et contribuait à produire un effet prodigieux. L'avocat impérial, le président essayèrent vainement de modérer une harangue aussi passionnée ; leur voix se perdait dans l'éclat de la voix de l'orateur et dans la précipitation puissante de son débit.

Le *Figaro* esquissait alors ce portrait du vigoureux tribun : « M. Gambetta est un orateur de race... Rien qu'à voir cette carrure large et solide, cette tête bien posée sur ce cou puissant, ce poing vigoureux et fait pour marteler l'idée sur la barre, cet œil de cyclope où se concentrent toutes les lueurs d'une âme ardente, on comprend qu'on n'a pas devant soi un bavard vulgaire, mais bien plutôt un bon dogue de combat, de ceux qui dédaignent les roquets et se réservent pour les vrais coups de gueule. Parle-t-il, la voix sort large, pleine et sonore avec ses redondances méridionales qui choquent dans la causerie, mais qui deviennent dans le discours une musique ; les idées se pressent énergiques et hâtives dans une langue chaude et imagée, sobre pourtant, et élégante ; l'auditoire charmé d'abord, subjugué ensuite, s'émeut, s'échappe et s'enlève : la cause est perdue légalement, mais elle est gagnée dans les consciences. »

Le défenseur du *Réveil* fut simultanément adopté à Marseille et à Paris et fut élu à la Chambre à une importante majorité. Sa popularité alla croissant, et il ne tarda pas à devenir le véritable chef du parti démocratique.

Au 4 septembre, Gambetta fut un des membres du gouvernement de la défense nationale, avec le portefeuille de l'intérieur. Les communications de Paris avec la province étant coupées par l'ennemi, il fut envoyé par ses collègues, pour réchauffer le zèle de la délégation de Tours. Le 7 octobre,